

poésie

Laure Morali
La terre cet animal



LA TERRE CET ANIMAL

DE LA MÊME AUTEURE

Récits et romans

« Le vieil homme », *Oùrs* (collectif), Montréal, Possibles édition, 2019.

Comment va le monde avec toi, Toulouse, Éditions Publie.net, 2013.

Traversée de l'Amérique dans les yeux d'un papillon, Montréal, Mémoire d'encrier, 2010.

La route des vents, Rennes, La Part Commune, 2002.

La mer à la porte (photographies de Delphine Zana), Rennes, La Part Commune, 2001.

Poésie

Le cercle du rivage (photographies de Chris Friel), Toulouse, Éditions Publie.net, 2015.

Orange sanguine, Montréal, Mémoire d'encrier, 2014.

Anthologies

Les bruits du monde, dir. avec Rodney Saint-Éloi, Montréal, Mémoire d'encrier, 2012.

Aimititau ! Parlons-nous !, dir., Montréal, Mémoire d'encrier, 2008.

Jeunesse

Désobéissons !, Joséphine Bacon et Laure Morali, Tinquieux, Centre de Créations pour l'enfance, 2019.

Mots polis par l'eau, Tinquieux, Centre de Créations pour l'enfance, 2017.

Mingan mon village, poèmes d'écoliers innus (illustré par Roger), Montréal, la Bagnole, 2012.

La p'tite ourse (illustré par Fabienne Collet), Paris, Naïve, 2008.

Laure Morali

LA TERRE CET ANIMAL

Édition revue et augmentée

MÉMOIRE D'ENCRIER

À l'arbre de notre enfance

*à ma soeur Anna, mon frère Olivier
nos parents Jacques et Geneviève
mon amie Fabienne*

*à Annie, qui a marché avec moi
dans ces poèmes*

LE PIN PARASOL

La mer est ma maison d'enfance. Petite, j'essayais de devenir un poisson. J'avais beau nager la nuit en plein hiver, rester longtemps sous l'eau, balayer les coquillages avec les cheveux, rien ne se passait. J'attendais qu'elle m'amène – aller, venir, gonfler, disparaître, porter le souffle, engendrer le souffle de ses propres vagues, à la surface refléter les nuances du ciel et, au fond de soi, créer de la lumière.

Puis j'ai grandi. Je ne demandais plus qu'on me change en papillon de mer, j'aurais même accepté la coquille d'un bigorneau. Je passais des nuits d'été sous un pin parasol qui courbait de vieilles aiguilles roussies vers la terre. Je m'endormais avec le bruissement des vagues, enfoncée dans un matelas d'herbe, et j'étais là quand la mer donnait naissance au soleil.

Le premier chant venait avec les oies bernaches. Elles se posaient dans le feu mouillé de la brume. J'enviais ce bleu imbibé dans le noir

de leurs plumes à force de couler dans l'horizon. Ces étoffes de poèmes repartiraient bientôt envelopper les vents, ruisselantes d'un sel qui laisserait sur les rochers la trace du voyage.

Je crois que c'est le tronc du vieux pin qui m'a fait mûrir en me montrant qu'on ne peut pas changer d'état sans avoir un peu appris de ce qui nous est donné. Je devais profiter de mes pieds pour marcher sur la terre avant de prétendre vivre en poisson. Il était sage, cet arbre ; il devait pressentir son devenir de feu, un jour d'orage. Je me suis fiée à l'orientation de ses branches dans la boussole de la baie. Elles pointaient la Grande Ourse qui dormait sur l'île, au-delà. Alors je suis partie, de l'autre côté de la mer, sentir l'odeur de la terre.

VIEILLES PRIÈRES

